

DES SOUVENIRS D'EUGÈNE ROUART SUR MALLARME

Notre ami Jean José Marchand a eu l'heureuse idée de nous communiquer ce texte d'Eugène Rouart, qu'il a retrouvé dans une petite et éphémère revue toulousaine (elle n'eut apparemment qu'un ou deux numéros), Les Trois Marteaux, n° 1 de janvier 1920. On savait que Rouart, ami de Valéry et de Gide, avait naturellement connu Mallarmé; une lettre de Francis Jammes, en 1893, annonçait au poète d'Hérodiade qu'"un de /s/es jeune amis*, Rouart (Eugène)", viendrait lui parler de lui et de ses Vers (Correspondance de Mallarmé, éd.L.J. Austin, t.VI, Paris: Gallimard, 1981, p.105). Ces "Souvenirs sur Stéphane Mallarmé" nous en apprennent un peu plus.

* Né le 22 août 1872, Eugène Rouart était de près de quatre ans le cadet de Francis Jammes (né le 2 décembre 1868).

Souvenirs sur Stéphane Mallarmé

La première fois que j'entendis prononcer le nom de Stéphane Mallarmé, j'étais jeune lycéen; on venait d'apporter le courrier du soir, alors que nous étions encore assis autour de la table familiale. Mon père remit à mon frère aîné une plaquette grise: c'était le premier numéro des Ecrits pour l'Art. Mon frère lut des phrases où René Ghil annonçant la jeune Revue délirait doucement, et s'arrêta sur ces mots: "Nous publierons les portraits de nos collaborateurs, et aussi du maître, s'il le permet, Stéphane Mallarmé. --Qui est Stéphane Mallarmé ?" Mon frère répondit: "C'est le maître".

Cette réponse ne suffit pas à calmer ma curiosité, et le vendredi suivant lorsque le peintre Degas, selon son habitude, vint dîner chez mon père, je lui demandai: "Qui est le maître Stéphane Mallarmé, dont on ne publiera le portrait que s'il le permet ?"

-- "C'est un poète obscur; il a récemment prononcé une conférence sur Manet chez Berthe Morisot; c'était charmant, élégant, je n'ai pas très bien compris et n'ai pu me faire expliquer..."

Je m'appliquai dès lors à lire des vers de Stéphane Mallarmé, sans

les saisir autrement qu'à travers la mélodie. Ce n'est que plus tard que mon frère s'étant trouvé chez G.T. dans une réunion de jeunes poètes, que M. Henri de Régnier expliqua, devant lui, L'Après-midi d'un Faune; mon frère fut si frappé de l'interprétation du poète par le poète, qu'il me transmit la lumineuse explication, et que dès lors j'appréciai plus complètement l'exquise poésie de cette pièce.

C'est au concert Lamoureux qu'on me montra le grand Stéphane, il m'apparut olympien; on donnait la Symphonie Pastorale, le poète écrivait éperdûment sur ses genoux des notes rapides - c'était le thème des Divagations que publia par la suite la Revue Blanche.

De mes amis avaient approché Mallarmé et m'en parlaient souvent, entre autres Paul-Ambroise Valéry - pendant nos longues causeries sur les terrasses du Peyrou, à Montpellier. Il me contait les ravissantes soirées du mardi, où dans la minuscule salle enfumée, sous des petites toiles fameuses de Renoir, Monet, Whistler, Manet, l'on devisait de charmante façon: là venaient régulièrement Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Bernard Lazare, les Margueritte, Pierre Louÿs, André Gide, Adolphe Retté, André Lebey, Ferdinand Hérold, Claudel, parfois Whistler, Wilde, et Paul Valéry avait la nostalgie de Paris, même lors des beaux matins Languedociens qui ravissaient l'étudiant exilé que j'étais.

Ce n'est que deux ans après que je rencontrai Mallarmé; ce fut la première fois qu'il m'advint de dîner dans une maison qui depuis m'est devenue chère et familière, celle du compositeur Ernest Chausson. Chausson désirait me donner le plaisir de cette rencontre; c'était un milieu quelque peu mondain, et Mallarmé en habit entre des belles dames en grande toilette était plutôt guindé d'abord; de l'autre côté de la maîtresse de maison était Odilon Redon et à un bout de table Charles Bordes. Mallarmé devint vite étincelant, sa parole était fluide, limpide, mais déjà fixée comme une chose écrite: à l'entendre s'exprimer avec cette certitude, cette sûreté d'expression, il était facile de prévoir que lorsque cet homme réfléchissait à sa table de

travail, il s'accomplissait en son esprit un effort, un travail de superposition qui raffinaît sa phrase et compliquait sa pensée.

Au milieu de tant d'aperçus sur la musique, la poésie, il parla de l'art de Degas de son aristocratie et de sa suprême distinction; Redon, qui pourtant était un artiste de talent, n'en revenait pas, il ricanaît ironiquement: "Ah ! par exemple, la distinction, l'aristocratie de Degas !..."

Mallarmé ne répondit pas à l'interruption qu'il jugeait vulgaire et continua sa conversation avec des gestes qui semblaient lancer des fleurs.

Lorsqu'il parlait s'animant de mouvements mesurés, ce petit homme grandissait, une intense poésie flottait autour de lui.

Quelques jours plus tard, Paul Valéry me conduisit dans le petit appartement de la rue de Rome, où ce fut une fin d'après-midi délicieuse. Mademoiselle Geneviève Mallarmé glissa sur la table devant nous une exquise boisson, et à travers la fumée s'échangeaient les jolis propos.

La vie matérielle m'a distrait, mais je n'ai pas oublié cette belle figure, si fortement dessinée, si purement consacrée à la beauté.

Un jour, par les journaux, j'appris que le poète avait en quelques heures été terrassé dans sa résidence d'été à Valvins. Je rencontrais parfois, lors de mes venues à Paris chez les miens, Mademoiselle Geneviève Mallarmé devenue Madame Bonniot, et dans ses yeux j'aimais retrouver des regards de son père, - puis elle-même s'est éteinte au printemps dernier et c'est au milieu de souvenirs qui déjà s'effacent que je revois Mallarmé comme dans une toile de son ami Whistler, discrète et harmonisée d'au-delà.

30 novembre 1919.

Eugène ROUART.